

PATRICE JEAN : « ON PEUT VIVRE SANS LITTÉRATURE, MAIS C'EST MOINS BIEN »

L'ÉCRIVAIN A PUBLIÉ LA POURSUITE DE L'IDÉAL (GALLIMARD), LE RÉCIT D'APPRENTISSAGE D'UN JEUNE POÈTE CONFRONTÉ À UNE MODERNITÉ QUI SE FICHE DE POÉSIE. IL ÉVOQUE LA SPÉCIFICITÉ DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET SA PLACE DANS UN MONDE OÙ LA SÉRIE SEMBLE AVOIR REMPLACÉ LE ROMAN. PARCE QU'ELLE ÉLARGIT L'ESPACE DE LA VIE INTÉRIEURE, LA LITTÉRATURE EST UN REMÈDE À UNE ÉPOQUE ULTRAMILITANTE.

EUGÉNIE BASTIÉ

LE FIGARO. - **Le héros de votre dernier roman est un jeune homme passionné de poésie qui se fait peu à peu happer par le monde moderne, un monde « d'anti-poètes ». Pourquoi avoir choisi un héros poète ?**

Patrice JEAN. - L'extravagance de Cyrille Bertrand (le héros du roman) est d'espérer conjuguer la poésie et le succès. Il songe à Valéry Larbaud, poète et millionnaire, en oubliant que celui-ci était un héritier. Un jeune romancier, à la rigueur, peut espérer vivre un jour de ses romans : un poète ne vivra jamais de ses recueils. En plaçant le héros dans une situation impossible, je le confronte à ce monde « d'anti-poètes », notre monde. Mais Cyrille finira, lui aussi, par abandonner la poésie, au profit de la prose romanesque

Au XIXe siècle, quand on voulait être un grand écrivain, il fallait d'abord être un poète. Comment expliquer que la poésie ne tienne plus de place dans la littérature ?

Les poètes se lisent entre eux ; le public a disparu (ou presque). Le roman connaîtra peut-être le même sort (du moins en ce qui concerne les romans qui ambitionnent d'outrepasser le simple divertissement). La poésie consacrait les grands écrivains, mais n'oublions pas que, à de rares exceptions près (Hugo ou Prévert), elle n'a jamais affolé les chiffres de vente : Baudelaire et Rimbaud n'étaient pas, de leur vivant, Baudelaire et Rimbaud. Si la poésie ne tient plus son rang, c'est peut-être que le roman l'a remplacée (comme le théâtre et le roman ont été bousculés par le cinéma). Toutefois, elle s'est elle-même coupée d'une partie des lecteurs en dérivant vers l'hermétisme : c'est le grand jeu de la distinction. Dès lors que Rimbaud fut reconnu (à juste titre) comme un très grand poète avec *Les Illuminations*, la poésie a augmenté ses doses d'inexplicable : plus le poème est inintelligible, plus le poète est pur (à ce sujet, il faut lire le réjouissant *Contre les poètes*, de Gombrowicz), de sorte que la poésie ne s'est plus adressée qu'à des lecteurs triés sur le volet. Cette réputation d'hermétisme éloigne de possibles amateurs. Et comment s'y retrouver parmi les milliers de plaquettes de poésie publiées chaque année ? Ce sont des éléments d'explication ; j'en oublie certainement. Pourtant, il existe encore de vrais poètes, en France et ailleurs. Pour Cyrille (et pour moi), la poésie est aussi une façon d'être, de percevoir. En ce sens, si la poésie a disparu des livres dont on parle, elle se retrouve partout, dans une nuit d'été, un regret, un roman, une eau dormante, la vraie gare de Cahors, etc. Ou dans la chanson, qui reprend le flambeau de la rengaine et du refrain, délaissé par la poésie.

Dans votre roman, le héros s'occupe d'un musée de la littérature française, rapidement accusé d'être trop hexagonal par des détracteurs progressistes. Y a-t-il une unité de la littérature française ?

Est littérature française tout ce qui s'écrit sous l'œil des grands maîtres de la littérature française, et tout ce qui s'écrit en langue française. Ce sont deux conditions absolues. La littérature (française ou

pas), c'est le surmoi des grandes œuvres. Sans surmoi, on écrit à la va-comme-je-te-pousse, on parle de sa petite vie, de son « ressenti » (comme on dit), alors que la connaissance de Pascal ou de Proust devrait vous obliger à ne rien écrire, par peur du ridicule. Néanmoins, au-delà de l'appartenance française, tout écrivain cherche l'universel, un universel qu'il n'atteint (contrairement à la philosophie) que par le concret, le singulier, donc, pour un écrivain français, par les paysages de France, la vie française telle qu'elle se vit aujourd'hui. Je ne saurais dire si, à travers les siècles, il existe une unité en dehors de la langue. Peut-être un goût pour la comédie sociale, que l'on retrouve de Molière à Balzac, de Rabelais à Flaubert, et même chez des poètes comme Du Bellay ou Baudelaire. Le sens de la vacherie, de l'ironie ; la tension entre Paris et la province ; le jeu de la passion et de la raison.

Votre héros finit par aller travailler pour un genre de Netflix. La série est-elle au XXI^e siècle ce que le roman fut au XIX^e siècle ?

Les séries ressemblent aux feuilletons du XIX^e, publiés par les journaux, lesquels feuilletons, par la suite, étaient réunis en volume. On lisait Walter Scott, Balzac ou Dickens (*Le Pickwick Club*) dans des livraisons mensuelles, hebdomadaires. La fabrication du papier use de nouvelles techniques qui en amoindrissent le coût, le chemin de fer se développe, la distribution des journaux est facilitée. Cette révolution technologique crée un nouveau type de littérature, avec ses héros qui reviennent à chaque numéro, avec ses chapitres qui se terminent sur un suspense qui trouvera sa résolution dans le numéro suivant. Le public attend impatiemment « la suite », les épisodes sont lus à haute voix, depuis le cercle familial jusqu'aux rassemblements de village : le succès est populaire et bourgeois. En ce sens, la série poursuit, par ses techniques narratives, le feuilleton du XIX^e. Le succès est le même. La série crée une sorte d'addiction par la familiarité que le public acquiert avec les personnages, et par l'artifice de « la suite ». C'est pourquoi, du reste, je suis étonné que l'on considère les séries comme une écriture nouvelle, très moderne, voire comme l'art du XXI^e siècle. Dans mon enfance, les séries existaient déjà, elles avaient du succès (de *Thierry la Fronde* à *L'Homme qui valait trois milliards*), j'ai l'impression que seul l'emballage a changé : on est passé du « feuilleton » à la « série », on a promu le vocable de « saison » et, surtout, le développement du numérique modifie les conditions de la vision des épisodes, puisqu'on peut les regarder comme on le veut, selon l'heure choisie. Mais, au-delà des ressemblances, j'aimerais dire un mot pour expliquer mon peu d'entrain pour les séries (même si j'ai aimé, par exemple, *The Young Pope*) : le roman est l'œuvre d'une personne, quand les séries sont souvent écrites par des équipes, si bien qu'on n'a pas une vision artistique. Enfin, elles s'étirent pendant des années, multipliant les péripéties invraisemblables. Le chewing-gum me semble la métaphore de la série : le goût s'efface assez vite et l'on mastique quelque chose qui s'étire et qui se dilue dans l'insipide.

Dans une société de plus en plus soumise à l'indignation permanente, où « tout est politique », comme disent les militants progressistes, que peut nous apporter la littérature ?

La littérature, c'est le royaume de la vie intérieure. Même si nous sommes tous pris dans une roue collective (la politique), nous sommes, au fond, tous seuls. Ce qui compte, pour nous, ce sont nos émotions, nos idées, nos visions, nos angoisses. La littérature, plus qu'aucun art, exprime et analyse la vie invisible, cachée derrière chaque personne (l'âme). Les sciences humaines étudient l'être humain comme un objet ; les séries le divertissent : la littérature nous donne la conscience de ce qu'on vit ; sans elle, nous vivons dans un monde plus vague. Un homme qui a cinq cents mots à sa disposition ne vit pas dans le même monde que celui qui en a cinq mille. Un homme qui n'a lu que trois livres n'a pas la même conscience de l'existence que celui qui en a lu trois mille et a vécu dans l'intimité de milliers de personnages. On peut vivre sans littérature, comme on peut vivre sans musique, sans beauté, sans désir. Mais c'est plus flou, moins vif. Et moins bien, je crois.

ENTRETIEN avec Eugénie BASTIE Le Figaro 31 juillet 2021